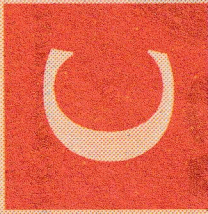


Salade au pétrole

Voilà, dit-il. Saddam s'éteignit d'un coup de pouce sur la télécommande. Et le désordre se tenait-là, dans le silence des rêves non vécus et des désirs malmenés par nature indéfendables. Comme c'était l'été, ils attaquèrent la salade.



haque soir ils assistaient à la crise du Golfe. Là-bas, loin d'eux, se jouait un bras de fer dont ils étaient partie prenante — moralement solidaires des soldats américains et occidentaux. Quelle était cette cause soudain advenue? Pour ce qu'ils en éprouvaient qui ne fût pas du domaine des émotions liées à leur rôle de spectateurs, c'était quelques francs supplémentaires à verser devant la colonne d'essence et bientôt peut-être quelques centimes lorsqu'il s'agirait de remplir

les citernes à mazout. C'était de payer encore plus cher ce qui, de toute manière, ne cessait jamais de coûter plus cher.

Dire en quoi cette cause était la leur paraissait bien plus ardu que de compter le supplément d'inflation qu'elle provoquait. Si chacun comprenait que les intérêts économiques occidentaux se trouvaient en jeu, chacun devait surtout comprendre — depuis le temps qu'ils l'entendaient répéter — que le côté noble de cette cause était de défendre le droit international. Intellectuellement, c'était très simple à comprendre: le gouvernement dont l'armée envahissait un pays voisin attendait de toute évidence au droit international. Tout le monde comprenait ça. Donc tout le monde prenait parti contre l'agresseur et approuvait que fût dressée contre lui une force militaire supérieure capable de re-

pousser la brebis galeuse dans le champ balisé du droit international.

Mais l'unanimité n'entraînait pas que cette cause fût vraiment ressentie comme la leur. Il leur était impossible de se sentir solidaires du cheikh Jabir Al-Ahmad Al-Jubah et des autres milliardaires koweïtiens qui ne savaient plus quoi faire de leur argent dans l'une des régions les plus pauvres du monde.

Ainsi, derrière une cause quasi unanimement partagée se dissimulait une indifférence non moins répandue. Ils étaient même déçus d'être si peu convaincus de cette juste cause. C'est qu'ils vivaient dans un pays qui les privait de causes susceptibles de provoquer en eux le mouvement, de les précipiter toutes affaires cessantes dans l'urgence. Leur quiétude était si grande en surface, et si profonde

leur fragilité, qu'ils avaient perdu le sens de la menace. Ce qui menaçait le monde révélait ici, par-delà une certaine perfection fonctionnelle, un territoire si mal habité et si gros de rêves d'ailleurs qu'il n'était pas à défendre. Leur sédentarité soucieuse se nourrissait toujours du même désir de fuite.

Et Saddam s'éteignit d'un coup de pouce sur la télécommande. Et le désordre du monde se tenait maintenant dans le silence des rêves non vécus et des désirs malmenés par nature indéfendables. Il enrobait cette cause de la défense du droit international qui sonnait si bien dans le monde des principes, mais ne trouvait pas de résonance au fond des gens.

Ils attaquèrent la salade.

◇ Jean-Bernard Vuilleme

14 sept. 1990